

1983

Mercredi

14 décembre

télé 7 jours



22.05

FR3

**CHARLOTTE
de CASTETS-en-DORTHE**

ou Myr et Myroska

Un coup de foudre révéla leur don à Myr et Myroska

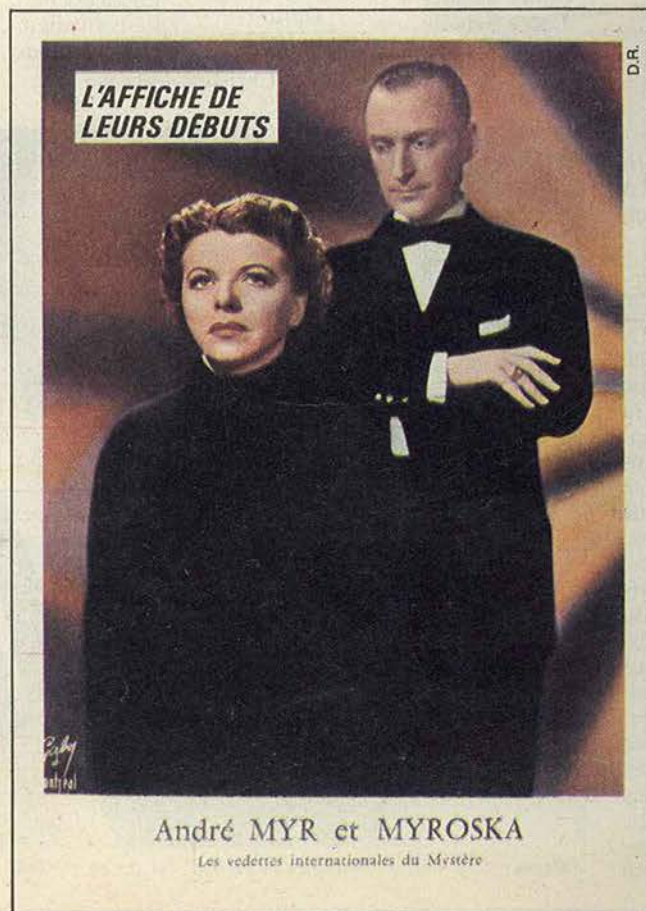
Le mystère dure depuis bientôt quarante ans. Elle est sur scène, un loup de velours sur les yeux. Il se tient dans la salle, à bonne distance. Il prend les papiers d'un spectateur et demande : « Myroska, vous êtes avec moi ? ». Puis, il pose une ou deux questions, d'apparence anodine, et elle répond en donnant les renseignements les plus divers sur la personne concernée, âge, numéro de sécurité sociale ou les adresses des amis d'un agenda que, lui, vient à peine d'ouvrir et, ce, pour la première fois. Dans les milieux du music-hall, on considère Myr et Myroska comme les rois de la transmission de pensée et tout le monde s'interroge sur leur secret. A leurs débuts, un journaliste écrivait : « S'il n'y a pas de truc, c'est formidable, mais s'il y en a un, c'est encore plus fort. »

Un philtre d'amour

Bien sûr, à propos de ce grave problème, ils ne livrent pas la clef du mystère. Au contraire, ils entretiennent l'idée d'un don surnaturel : « On dirait, dit-elle, que je sens ce qu'il va me demander. Même en voiture, quand nous restons silencieux, je sais, quand il prend la parole, ce qu'il va me dire. Pour communiquer avec moi, il faut qu'il voie, lui-même, les objets,

Leur numéro de transmission de pensée est célèbre dans le monde entier.

Personne n'a jamais pu percer leur secret et ils ne le révéleront sans doute jamais.



les détails et les dates. Tout ce que je sais passe par lui et le loup que je porte, c'est pour avoir une plus grande concentration. D'ailleurs,

dessous, j'ai les yeux fermés. Notre communion, c'est un philtre d'amour ». Peut-être, en réalité, s'agit-il plus simplement, plus

banalement, d'un code. Rien n'est certain. Pourtant, on peut prendre en considération cette observation d'un critique : « Chaque fois que Myr pose une question à Myroska, si l'intonation de sa voix ne change pas, il semble que certains sons dans sa bouche, reviennent comme des brèves et des longues en musique. Le système qu'il utilise pour communiquer avec sa femme est-il apparenté au morse ? »

Quand ils se rencontrent, Myroska n'existait pas ; elle s'appelait encore Marie-Charlotte Baron, tout le pays la surnommait « Lolotte » et elle se contentait d'aider ses parents, charcutiers à Castets-en-Dorthe, à quarante-cinq kilomètres de Bordeaux. Lui, ancien journaliste d'un petit hebdomadaire de province, chansonnier parisien obligé de fuir la capitale sous la menace du Service du travail obligatoire en



Jean Lenoir

Allemagne, s'était réfugié dans le village. La guerre l'avait fait maigrir de onze kilos. Marie-Charlotte, grâce à la boutique familiale, put lui redonner des forces en lui offrant du jambon. Ce n'est pourtant point la raison de leur coup de foudre. « Du premier coup d'œil, dit-il, nous avions compris que nous ne nous quitterions plus. »

Don de divination

André Myr, dans sa cachette, trouva un autre trésor que le bonheur : « En nous promenant au bord de l'eau ou dans les bois, j'ai découvert l'étonnant don de divination de Marie-Charlotte et notre étrange communication par la pensée. Nous n'avions pas d'argent et nous allions faire des galas dans les villages alentour. C'était encore une période de restrictions et, pour nous remercier, les villageois nous donnaient

des carottes, des melons, des poulets. Nous nous déplaçons à bicyclette, puis dans une charrette que nous avait prêtée l'épicier ».

Ces galas d'amateur, Marie-Charlotte acceptait d'y participer. Elle ne considérait pas les paysans du voisinage — parce qu'elle les connaissait depuis toujours — comme un véritable public. Mais elle avait peur de se produire devant des étrangers et elle refusait obstinément de monter sur une véritable scène. Un jour, André Myr lui tendit un piège. Il s'était entendu avec le directeur d'un théâtre de Bordeaux, avait fait composer une affiche et, passant devant en compagnie de Marie-Charlotte, il lui dit : « Tu vois, Myroska c'est toi. Tu débutes ce soir. »

C'était juste après la Libération. Les deux époux — car ils s'étaient mariés presque aussitôt après leur rencontre — décidèrent que

Chaque fois qu'ils reviennent d'une tournée, Myr et Myroska se retrouvent dans la maison qu'ils ont mis des années à faire construire et à aménager.

tous leurs gains seraient employés à la construction d'une maison à leur goût. « C'est moi, dit-il, qui en ai conçu les plans. Comme un entrepreneur du pays prétendait qu'ils étaient irréalisables, je lui ai promis cent mille francs par mois, une somme énorme à l'époque, et il s'est mis à l'œuvre. La maison, nous l'avons maintenant depuis longtemps. Chaque gala, chaque tournée, c'était pour elle. Il nous est arrivé de présenter notre numéro, sept fois par jour. Nous sommes même allés jusqu'à treize ». « Et, ajoute Myroska, quand nous revenions d'une série de tournées sans nos cent mille francs mensuels, on rentrait chez nous la nuit, discrètement, et on restait couchés, cloîtrés derrière les persiennes fermées jusqu'à notre prochain départ, ce qui nous permettait de

faire traîner notre dette ».

Ce n'était pas fréquent. Car, dès leurs débuts parisiens, Myr et Myroska furent engagés — en 1949 — à dix mille francs la soirée, par Maurice Carrère, qui animait alors le cabaret en vogue de l'époque. Depuis, ils se sont produits dans le monde entier. Enfin, presque, car ils éprouvent un regret : « L'URSS, la Chine et le Japon, déplore André Myr, sont les seuls pays à ne nous avoir jamais vus ».

Plutôt que d'acheter des fleurs pour sa femme, André Myr en cultive pour elle. Il a planté dans son jardin six cents rosiers qui lui permettent d'offrir à celle qu'il aime environ dix mille roses par an. Et, la plus belle de ces roses, spécialement créée dans une roseraie d'Orléans, se nomme évidemment Myroska. Enquête Paulette, DURIEUX